

le nôtre, et il s'applique à nous montrer combien il a eu à cœur "l'harmonie de la Raison et de la Foi, l'accord de la Religion et de la Civilisation." Plus loin, il insiste sur cette préoccupation dominante de son pontificat qui lui a fait dégager l'Eglise de toute solidarité dynastique : "On doit repousser l'opinion de ceux qui prétendent confondre la religion avec un parti politique," écrivait le pape, dès 1882, aux évêques espagnols, en visant le carlisme. Il entendait restituer à l'Eglise son indépendance, aux catholiques des divers Etats leur liberté vis-à-vis des partis."

Noble programme, digne de la sainte clairvoyance de Léon XIII, mais d'une exécution difficile, et qui devait soulever des objections dans le clergé même et parmi certains catholiques, susceptibles de se montrer souvent plus catholiques que le pape. Aussi, faute d'intelligence ou faute de sincérité, il s'est trouvé des âmes petites pour dénaturer ce programme et le faire servir à leurs passions et à leurs rancunes.

Après nous avoir longuement exposé l'intérêt porté par Léon XIII à la question ouvrière, M. Leroy-Beaulieu nous rappelle que "ce scrupuleux latiniste épris des laborieuses périodes cicéroniennes," nous a parlé vraiment une langue vivante, parce qu'il parlait le langage de notre temps, le langage de notre intelligence et de nos aspirations. "Parce que le langage et les procédés de Léon XIII diffèrent de ceux de Pie IX, irons-nous dire que Léon XIII a été un novateur, dédaigneux des règles de la tradition, un révolutionnaire, jaloux de lancer l'Eglise dans des voies inconnues ? Non, assurément. De l'opposition entre les caractères et les hommes, entre les procédés et les méthodes, il faut se garder de conclure à la différence des vues ou à l'opposition des principes. Les principes et les visées du Saint-Siège sont demeurés identiques ; et l'Eglise a le droit de se faire honneur de cette continuité à travers les diversités apparentes."

En des pages touchantes et belles, M. Leroy-Beaulieu nous dit encore les froissements douloureux et toute l'amertume que le Saint-Siège a dû ressentir de cette persécution contre les congrégations religieuses en France,

et il nous montre le pape malheureux et cruellement blessé, mais se résignant à des événements incontrôlables, pour éviter le mal plus grand d'une rupture avec la France, sur laquelle, de tout temps, il a mis ses complaisances et placé son espoir.

Après un discret reproche au Vatican de n'avoir pas osé flétrir ni désavouer avec suffisamment de force l'odieux appel aux haïnes de races ou de confessions, et un court regret de l'abstention et du silence que le Saint-Père, dans sa prudence, a cru devoir garder au sujet de l'antisémitisme, le célèbre économiste s'empresse d'ajouter :

"Ne soyons ni injustes ni ingrats envers lui ! Si amers qu'aient été pour son cœur et pour son orgueil, les mécomptes qui lui sont venus de la république française, Léon XIII n'en a pas gardé rancune à la France. Loin d'encourager leurs intrigues, il a refusé de servir les desseins de nos rivaux, désireux de profiter des fautes de notre politique pour nous évincer dans le vaste monde de nos positions séculaires, et nous déposséder de nos prérogatives anciennes."

M. Leroy-Beaulieu termine son admirable article en nous montrant quel "accumulateur" de forces morales, il y a toujours au fond du tombeau des apôtres et comme le monde contemporain aurait tort de faire fi des forces immortelles dont disposera toujours la tiare romaine.

"Ces forces immortelles, conclut-il, naguère déifiantes de toute nouveauté et de tout libre progrès, comment ne pas se réjouir de les voir collaborer à la grande œuvre de la paix humaine et de la rénovation sociale ? C'est de quoi, chrétiens ou incroyants, tous les hommes qui pensent et tous les hommes qui peinent, tous ceux qui s'honorent de travailler, au renouvellement et à la pacification des sociétés contemporaines doivent être reconnaissants au vaillant vieillard qui, du haut de la chaire de Grégoire VII et de Sixte-Quint, a jeté aux peuples en conflit et aux classes en lutte un moderne *Pax vobiscum*...."

.....Et le monde chrétien a répondu au dernier *Pax vobiscum* du grand pape, un pieux et profondément triste *Et cum spiritu tuo*.

ALBERT JEANNOTTE.

AU Bout de l'Île

FUYANT la ville, embrasée comme une fournaise, ils avaient, tous les deux, fait cette fugue d'une promenade jusqu'au Bout de l'Île.

Aller et revenir, sans seulement s'arrêter au bord de la rivière gazouillante ou faire la plus courte halte à l'ombre des robustes sapins qui profilent leur ombre bleue sur le velours vert du gazon.

—Non, avait-elle dit, quand il lui avait parlé du charme de l'eau bruisante et de la douceur du repos dans le parc. Ce qu'il me faut c'est la brise forte et rafraîchissante que donne à mon front le tramway en mouvement. Puis, j'aime à me sentir emportée, à travers ce décor splendide, très vite, très loin, comme si nous allions, enfin, entrer dans cet infini vers lequel tout notre être aspire...

Et le Terminal maintenant les ramène dans la tiédeur ouatée de cette fin du jour. Une paix infinie, un silence recueilli règnent sur la plaine qui s'estompe mollement au ras de l'horizon, et l'or moins éblouissant du soleil donne des nuances plus douces à la nappe de verdure déployée pour le festin des yeux.

D'espace en espace, à travers les champs, d'innombrables fleurettes jaunes plaquent l'herbe de tons fauves ; l'atmosphère, lourde des parfums du trèfle et du thym, grise comme le hachisch..., le rêve monte dans les prunelles, dans l'âme remuent des sensations intraduisibles de paradis entrevus.... C'est l'heure bleue où l'esprit se berce d'harmonies délicieuses et irréelles.

A travers les hautes herbes qui valonnent sous le souffle du soir, un jeune couple se fraie un chemin.

Du haut du tramway, il le désigne à sa compagne. Elle sourit, un peu malicieusement avec un imperceptible mouvement d'épaules.

—Ne raillez pas, au moins, prie-t-il.

—Railler ! oh, non, n'a-t-on pas dit des amants qu'ils sont la poésie du bon Dieu, et j'adore la poésie. Mais je songeais que les éternelles paroles d'amour seules souvent nous restent de ce grand sentiment.

—Sceptique !

—Non. Marchande de rêves seule-